

vaux pour les préparer à entrer en campagne, que dans quelques jours je serai avec lui pour la commencer ; car, après le dernier assaut que nous allons livrer, ou Huajapam sera pris, ou nous lèverons le siège. J'obtiendrai un congé du général en chef, et dussions-nous, pour saisir enfin ces deux bandits, mettre le feu aux quatre coins de la province, nous le ferons. Allez, Julian.

Le messager se disposait à partir, quand don Rafael, voyant sur une table où il l'avait déposée la lettre qui lui promettait un instant de bonheur, s'adressa de nouveau à Julian, et lui dit :

— Tenez ! vous avez été un messager de bonnes nouvelles, je veux vous en récompenser.

Et lui mit dans la main un quadruple d'or, que Julian reçut avec empressement, mais non pas sans être profondément surpris de se voir si généreusement payé pour avoir apporté la nouvelle de la réapparition d'Arroyo et de sa bande. Toutefois, son contentement dépassait encore sa surprise.

Quand il fut parti, don Rafael prit la lettre et la tint un instant dans sa main sans oser l'ouvrir. Son cœur battait avec violence, car il ne doutait pas que cette lettre ne fût de Gertrudis, et c'était la première marque de souvenir qu'il recevait d'elle depuis près de deux ans qu'il avait embrassé la cause royaliste.

Il rompit enfin le cachet. La lettre, écrite d'une main de femme, qui pouvait tout aussi bien être celle de Marianita que celle de Gertrudis, ne contenait que ce peu de mots qui ne précisaient rien :

“ Les habitants de las Palmas n'ont pas oublié qu'ils ont été les obligés de don Rafael dans une circonstance bien critique, et ils ont pensé que le colonel serait peut-être aise de rentrer en possession d'un cheval que le capitaine Tres-Villas avait eu quelque raison d'aimer.”

— Les obligés ! s'écria don Rafael avec amertume ; quelle ingratitude ! Ne dirait-on pas qu'en trahissant pour eux un serment fait sur la tête d'un père, je n'ai fait que leur rendre un service de pure politesse ? Allons ! tachons de ne plus penser à ceux qui m'ont oublié.

Le colonel mit néanmoins, tout en soupirant, un papier qu'il supposait avoir touché les mains de Gertrudis dans une petite poche de son uniforme, pratiquée juste auprès du cœur.

Toutefois, pendant le trajet de sa tente à celle du général en chef, où le conseil de guerre allait s'assembler, un rayon d'espérance s'obtenait à se faire jour dans ce cœur froissé. Gertrudis savait quel prix il attachait à ce cheval souvent caressé par sa main. Voilà pourquoi sans doute elle le lui renvoyait avec ce